
**Sémiotique et rhétorique : de près et de loin.
Entretien d'un sémioticien avec lui-même à propos de la rhétorique ***

Denis Bertrandⁱ

Résumé : On propose ici une forme de « rhétorique en acte » en adoptant le genre du dialogue. Dialogue du sémioticien avec lui-même pour interroger la relation trouble et ombrageuse de la jeune sémiotique avec l'antique rhétorique. La discussion se situe par-delà les critères théoriques de la scientificité, ignorés ici, revendiqués là, et en deçà des critères pratiques de l'opérationnalité. Elle porte sur la manière dont une théorie générale du langage et du sens entend reprendre, réarticuler, analyser de nouvelle manière et peut-être revitaliser les anciennes notions de la rhétorique si riches mais parfois un peu figées, sous l'éclairage de la narrativité, de la tensivité, de la figurativité et de quelques autres concepts. Le dialogue entre les deux instances de l'énonciateur devient ainsi, on l'espère du moins, un dialogue entre les deux disciplines.

Mots-clés : sémiotique ; rhétorique ; modalités ; énonciation ; figure.

* DOI: <https://doi.org/10.11606/issn.1980-4016.esse.2025.235700>.

ⁱ Professeur émérite de l'Université Paris 8 – Vincennes-Saint-Denis, France. E-mail: denis.bertrandcotar@gmail.com. ORCID: <https://orcid.org/0000-0002-4013-4295>.

DB1 — Dans leur introduction à *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, A. J. Greimas et J. Courtés mentionnent de manière auto-critique, parmi les omissions de leur ouvrage, la rhétorique classique. Et ils la considèrent même comme l'omission la plus grave. Comment, selon vous, doit-on interpréter, dans le contexte de cette présentation alors quasi exhaustive de la théorie sémiotique « standard » (on est en 1976), le mot « omission » ?

DB2 — Voilà en effet l'acte fondateur. On pourrait presque se demander si la sémiotique ne naît pas de cette « omission ». Mais le sémème de ce mot est curieusement complexe. La sémiotique nous a appris qu'il était bon de chercher, à l'écoute du moindre lexème, la structure actantielle sous-jacente et le schème sémio-narratif qu'il condense. C'est même la voie de dépassement de la sémantique lexicale en sémiotique discursive. Ainsi, l'omission suppose un actant objet (la rhétorique en l'occurrence), un sujet du (ne pas) faire — un programme de disjonction donc —, et la silhouette, dans l'ombre, d'un Destinateur-judicateur. Rappelons le rituel chrétien de la confession : nous péchions « par pensée, par parole, par action et par omission ». C'est dire que le programme narratif de l'omission présuppose, au moins de manière occulte, une intentionnalité coupable du sujet. Votre question devient alors : pourquoi la sémiotique a-t-elle *voulu* exclure la rhétorique de son édifice théorique ? La justification qui vient ensuite, un peu maigre, révèle en effet le caractère délibéré de ce qu'il faut bien plutôt appeler un *rejet* : serait en cause l'excès d'ethnocentrisme occidental propre à la rhétorique. C'est de cela que se rendrait coupable cette discipline, née comme on sait de discussions interminables sur le droit de propriété dans une Sicile libérée des Tyrans de Syracuse, alors qu'il n'y avait pas de cadastre pour régler les conflits et qu'il fallait persuader de son bon droit. Le rôle thématique, et le métier, de rhéteur apparaissait alors, un peu comme celui de nos médiateurs et de nos experts, et il était immédiatement soupçonné de tricherie, voire dénigré (cf. Socrate).

DB1 — Vous y allez fort ! En observant justement que la rhétorique est apparue voici deux millénaires et demi, est-ce qu'il n'y a pas une certaine présomption et, disons-le, beaucoup de vanité de la part d'une discipline toute jeune et encore fragile comme la sémiotique, de prendre la décision d'exclure une discipline aussi vénérable ? Il y faut de bonnes raisons !

DB2 — En effet. Vénérable et durable. Roland Barthes montre bien dans son magnifique « Aide-mémoire » sur l'ancienne rhétorique (1970, 172-223) que les trois branches du *Trivium* — « grammatica — rhetorica — dialectica » se cèdent respectivement la priorité au fil des siècles, tant au niveau de la recherche sur le langage qu'à celui de son enseignement et de sa transmission. Chacune renaît ainsi de ses cendres pour occuper à son tour le devant de la scène dans les sciences humaines. Les gens de ma génération ont bien connu le

triomphe de « grammatica » avec le succès de la linguistique dans les années 1960 à 2000 : discipline-phare, structurale et modélisante, jusqu'à l'inconscient qui était « structuré comme un langage » (Lacan). Et puis affaiblissement ensuite, la linguistique retourne à sa niche. Et voilà la rhétorique persuasive qui revient, comme l'atteste, au moins indirectement, le succès, en France, des formations en sciences politiques occupant à leur tour le leadership des humanités. Et la rhétorique, comme technique, réapparaît un peu partout dans l'enseignement supérieur, avec l'apprentissage de ses mécanismes et ses joutes oratoires. De même, autre trace historique de cette modulation disciplinaire, les élèves de lycée en France passent l'épreuve de Français du baccalauréat à la fin de la classe de Première (avant-dernière année de la scolarité secondaire), centrée sur la littérature, et se soumettent à l'épreuve de Philosophie du même examen en classe Terminale, avec la fameuse dissertation : trace de l'antique *Trivium*, la rhétorique avant la dialectique.

DB1 — D'accord, mais cela est connu et vous vous égarez déjà. Vous digressez. Vous le savez comme moi, la « dispositio » rhétorique, partie maîtresse de la discipline, permet d'organiser ses idées, de maintenir son discours dans le cadre de ses *topoi* — de ses « isotopies » (*isos-topos* : même lieu) précisent les sémioticiens — et limite le penchant, naturel peut-être, à la digression. Revenons donc à l'exclusion de la rhétorique par la sémiotique...

DB2 — Désolé. Oui, si la décision a été aussi tranchée, c'est bien que les deux disciplines s'occupent du même domaine : l'activité de discours. Et qu'elles ne peuvent pas cohabiter sur le même territoire. Du moins pas pour l'instant. Je veux dire pas à cette époque. Pour l'énoncer très brièvement, je crois que cela tient au *débrayage*.

DB1 — Pardon ?

DB2 — Je me souviens qu'un jour Greimas m'avait dit qu'un chercheur américain éminent en sciences du langage lui avait dit que ce qu'il préférait dans sa théorie sémiotique c'était la distinction entre l'embrayage et le débrayage. Il trouvait ça très fort, cette extension conceptuelle des *shifters* (embrayeurs) de Jakobson. Le discours en « je » et le discours en « il », avec les implications considérables de cette disjonction première sur l'énonciation et sur les formes discursives ; avec surtout cette présupposition logique et cette antécédence historique — tant sur le plan de l'histoire individuelle lors de l'acquisition de la langue maternelle que sur le plan de l'histoire culturelle des récits — du débrayage sur l'embrayage. Notre monde humain commence avec la découverte inouïe de la troisième personne.

DB1 — Et la rhétorique alors ?

DB2 — J'y viens. Ceux qui s'intéressent aux filiations de la rhétorique classique dans les disciplines du langage au XX^e siècle savent qu'une ligne de partage très nette s'est formée entre, d'un côté, la « rhétorique restreinte »

(l'expression est de Gérard Genette), celle de l'*elocutio*, celle de la tropologie, celle des « figures » dites de rhétorique, celle du « beau langage » ou du moins des effets esthétiques dans la langue, qui a été alors réservée à la littérature, et est entrée dans la « stylistique », faisant l'objet d'un enseignement spécifique ; et, de l'autre côté, la « rhétorique générale », consacrée à l'argumentation et au déploiement des stratégies persuasives (dont les figures font du reste partie, ce qui est souvent oublié). Cette dernière, loin d'être marginalisée, s'est trouvée au contraire investie dans les théories modernes de l'argumentation, depuis l'analyse du discours jusqu'à la pragmatique linguistique (on pense, par exemple, à Jean-Blaise Grize de l'École sémiologique de Neuchâtel, ou à Oswald Ducrot de l'EHESS à Paris). On est dans ce cas confrontés à une approche du langage d'emblée embrayé (c'est le langage qui est embrayé, pas l'approche). Compte alors avant tout l'interlocution elle-même, la prise en compte de la situation, l'événement que constitue l'irruption de la parole et son interprétation mouvante, les ajustements liés à la quête de partage du sens, les conditions de la parole efficace dans cet espace abyssal qui se creuse entre le bien entendu et le malentendu. En cela, et d'ailleurs ces linguistes l'ont souvent revendiqué, on se situe dans la droite ligne d'une tradition rhétorique conceptuellement renouvelée.

DB1 — La sémiotique ferait donc bande à part...

DB2 — D'une certaine manière, oui. Parce qu'elle s'intéresse d'abord au discours débrayé. Attention, je ne veux pas dire que les analyses de discours que je viens d'esquisser tiennent un discours subjectif. Pas du tout ! Elles tiennent évidemment un discours débrayé — condition liminaire du scientifique, avec ses concepts, ses procédures, sa méthode — sur les situations concrètes du discours embrayé. Alors que la sémiotique greimassienne elle, en bonne héritière de la tradition saussurienne et hjelmsléviennne, s'est d'abord intéressée aux conditions objectivées de saisie et de production du sens, en lui-même. C'est ainsi que le principe structural de la différence qui fait être le sens est exploré et exploité jusqu'à ses derniers retranchements ; c'est lui qui fonde le principe d'immanence de la démarche dans son ensemble, et détermine le plan de pertinence sur lequel doit décider de se placer l'analyste. La sémiotique tensive, qui va chercher « ce qu'il y a sous les sèmes » structurellement identifiés, ne fait, selon moi, que déployer et affiner la discontinuité catégoriale de la différence pour analyser les effets du « continuum tensif » qui leur est sous-jacent. On est donc bien dans un univers de sens débrayé, sur le fond de toile duquel se forme et se manifeste le discours embrayé, avec ses stratégies, avec ses réglages intersubjectifs, ses programmes de manipulation et de contre-manipulation, ses effets passionnels, etc.

DB1 — Mais l'argumentation, au sens rhétorique, qui est même au cœur de sa définition — le célèbre « chercher en toute chose ce qu'il y a de propre à persuader » d'Aristote (1991, *incipit*) —, passe alors aux oubliettes ?

DB2 — Pas du tout, mais cette attitude épistémique propre à la sémiotique a engendré une véritable anamorphose à l'intérieur du dispositif analytique. Ainsi, dans la rhétorique classique, comme d'ailleurs au sein de sa descendance en pragmatique et en analyse du discours, il est très peu question de « récit ». Les États-Uniens croient avoir découvert tout récemment la narratologie avec leur « storytelling ». Grand bien leur fasse ! Le récit a pourtant bien sûr, et depuis toujours, sa place dans la rhétorique, mais elle est mineure. Il est confiné à l'*exemplum* et il occupe la place de la preuve dans un raisonnement logique ou dialectique. D'Aristote à Quintilien, on le définit même comme « la preuve » pour imposer l'effet de vérité, pour adosser nos opinions au réel, pour consolider les raisonnements elliptiques et incomplets de nos échanges ordinaires : c'est le fameux enthymème propre à la rhétorique, avec lequel l'exemplum narratif forme un couple bien assorti. Le si justement nommé « enthymème » aux yeux d'une sémiotique des passions ! Son étymon, l'« enthymie », c'est-à-dire la thymie commune, souligne le partage des humeurs, la contagion passionnelle¹, l'efficacité persuasive fondée sur la puissance archaïque spontanément partageable de nos affects — la peur, le ressentiment, la haine, aussi bien — et malheureusement davantage — que l'amour, le soin, la compassion. On peut mesurer aujourd'hui dans les discours des dirigeants populistes d'extrême-droite, tels Trump et son aboyeur patenté, Vance, l'usage frénétique des enthymèmes plaintifs, supports exclusifs de leurs raisonnements, accouplés à des récits mensongers qui leur servent de preuves *ad hoc*, modifiables à loisir...

DB1 — Vous vous emportez...

DB2 — Hélas oui, comme eux en effet... Nous sommes tous la proie de nos enthymèmes. Je reviens donc à mon propos, l'anamorphose analytique. Je veux parler du changement de perspective qui modifie les formes, qui donne à voir différemment, qui invite à interroger les proportions relatives de nos objets conceptuels. Cela concerne donc ici le statut du récit. Dans la rhétorique, son rôle, comme je le disais, est ancillaire, il est au service de l'argumentation. Il l'est précisément car il sert de point d'appui au raisonnement inductif. C'est, entre autres, le cas particulier qui conduit en trace directe à la considération générale. Comme dans les conversations de bistrot : « On le sait bien, mon ami, les étrangers sont tous des voleurs. Tiens, c'est si vrai que, hier, j'ai vu dans la rue un type de couleur... », etc. La sémiotique, elle, n'envisage pas du tout le récit de cette façon, anecdotique en somme et souvent esclave des préjugés, puisqu'elle en reconnaît les structures organisatrices à un niveau d'analyse plus abstrait. Elle les voit comme incrustées en quelque sorte dans les formants universels du langage : ce sont les structures modales et actantielles, les programmes et la schématisation narrative. De sorte que le « narratif », s'il gère manifestement le

¹ Cf. Landowski, 2003.

fonctionnement des récits, se trouve également à la manœuvre, si on peut dire, dans la machinerie organisatrice de tout discours au moyen de tout langage, au cœur même de l'énonciation désormais narrativisée, jusqu'au « discours » de l'aperception... laquelle est elle-même sans doute source de cette schématisation. Dans cette perspective, l'argumentation passe au second plan. Elle est, dans tous les cas, sous-tendue par un dispositif actantiel que nous projetons sur les personnes réelles par la médiation du langage. Elle est donc narrativement structurée, et cette narrativisation s'organise alors autour des modalisations cognitives. Comme on le sait, ces modalisations sont au nombre de trois : l'aléthique, l'épistémique et le véridictoire. Selon moi, celles-ci se distinguent clairement par le mode d'existence du sujet qui est en jeu, relativement à ses objets de savoir. Dans l'aléthique le sujet est virtualisé, et le discours se déroule avec toutes les apparences de l'objectivité : celles du nécessaire — ce qui ne peut pas ne pas être —, de l'impossible, du possible ou du contingent. Dans l'épistémique, le sujet s'actualise à travers les modulations de la certitude et du doute : c'est le monde du probable et de l'incertain, du certain et de l'improbable, ces formes que nos grammaires subtilement expriment en « modes » ou en formes apparentées, le subjonctif, l'indicatif, le conditionnel, etc. Dans le véridictoire enfin le sujet est bel et bien réalisé. Il est directement impliqué. Il est en interaction effective avec autrui dans son jugement de coïncidence, partagée ou non, entre les apparences des choses et leur existence supposée. Le brillant modèle greimassien (être/paraître, leurs négations respectives et leur combinatoire) est bien connu, il a été abondamment commenté et enrichi, entre vérité authentique et vérité d'évidence, mystère ou petit secret, illusion ou mensonge, fausseté enfin, comme celle des « faits alternatifs » trumpiens ou poutiniens, quand coïncident ce qui n'est pas et qui ne paraît pas, mais qu'une force d'assomption plus ou moins démente rend crédible.

DB1 — Que voilà un long développement ! Je ne suis pas sûr que le contact entre sémiotique et rhétorique soit maintenu. Mais on voit bien le souci de cette sémiotique de rendre compte de phénomènes identifiés et traités par la rhétorique. Elle le fait à travers des modèles plus formellement élaborés. Il faut pourtant ne pas perdre le contact avec le réel, non ? C'est-à-dire celui des interactions effectives, des activités persuasives, des enjeux du partage ou du non-partage du sens. En tout cas, avant d'en venir à ces questions d'*efficiency*, on peut se demander ce que la sémiotique fait du formidable édifice lexical et conceptuel de la rhétorique, de toutes ces notions qui, de Dumarsais à Dupriez et à Molinié en passant par Fontanier, ont donné naissance à ces fabuleux dictionnaires de rhétorique que nous fréquentons comme des musées de curiosités.

DB2 — Ce vocabulaire et ces notions, on les admire ! De tous ces mots savants, bien peu sont entrés dans l'usage courant — la métaphore bien sûr, le

symbole, l'ironie, l'anaphore depuis qu'un certain candidat à la présidence de la République française en a fait un usage si héroïque qu'il en a été élu...² Car dans l'ensemble tous ces mots rares, qualifiés souvent, je ne sais pourquoi, de *noms d'oiseaux*, ces « enthymème » justement, ces « paronomase », « prosopopée », « synecdoque »... il y en a des milliers, et peu nombreux sont ceux qui en connaissent l'intégrale signification. Or, tous désignent des phénomènes observables dans la pratique de la langue, des singularités qui font événement et qui attestent sa remarquable finesse, son extraordinaire subtilité et, il faut le dire, sa troublante complexité. Mais ces phénomènes restent isolés dans leur liste, aucune théorie d'ensemble ne les relie. Ils sont encore à étudier en eux-mêmes et leurs liens sont à construire. Or les instruments analytiques de la sémiotique rendraient, je le crois, cette analyse possible. Les objets de la rhétorique, ceux des *topoi*, ceux des enthymèmes, ceux des tropes deviennent alors un véritable vivier de réflexion pour le sémioticien.

DB1 — D'accord, mais à quelle fin ? Par pur exercice spéculatif ?

DB2 — Pas vraiment, ou pas seulement. Rendons d'abord hommage au Groupe μ de Liège qui a réalisé une tentative dans ce sens avec un travail global d'analyse structurale et typologique de la tropologie rhétorique (... il faudrait, pour être juste, développer un peu les tenants et les aboutissants de cette entreprise remarquable, la *Rhétorique générale* (1970) qui, à ma connaissance, n'a pas eu beaucoup d'imitateurs depuis). Pour ma part, bien plus ponctuellement, je me suis intéressé à telle ou telle figure qui me paraissait et me paraît toujours, au-delà d'elle-même, d'une portée considérable, comme la « catachrèse » par exemple qui puise au fond des analogies figurales pour nommer ce qui n'a pas de nom (telles les « souris » d'ordinateurs) et nous révèle incidemment quelques propriétés générales du langage ; ou comme la « prosopopée », cette formidable machine à faire parler les non-vivants et les non-humains qu'on croyait tombée en désuétude et dont l'actualité à l'époque du changement climatique devient saisissante : je pense à Jacques Descola et à Bruno Latour, à Gaïa et aux conditions d'un « dialogue » avec les puissances d'agir, à l'agentivité des choses avec lesquelles il nous faut renouer le contact : réapprendre à dialoguer avec un arbre, avec une montagne, avec une rivière... Par ailleurs, et toujours sur ces questions de sémantique lexicale, ou même infra-lexicale, je peux aussi vous faire part d'une curiosité. J'avais coordonné avec deux de mes amis la publication d'un hommage à l'œuvre d'un de nos collègues de l'université Paris 8, Jean-Michel Rey, écrivain et philosophe, penseur remarquable — notamment de la notion de « crédit ». L'ouvrage avait pour titre *Croyance*,

² Je fais ici allusion au débat d'entre deux tours de l'élection à la Présidence de la République en 2012, lorsque François Hollande, candidat du parti socialiste, s'est lancé dans un immense monologue scandé par l'anaphore initiale : « Moi, Président de la République [...] !, Moi, Président de la République [...] !, Moi, Président de la République [...] ! »... ainsi de suite, une vingtaine de fois. Son adversaire, Nicolas Sarkozy, candidat sortant de droite, en est resté médusé, et l'anaphore (le mot) est resté célèbre.

Crédit, Créance, et mon texte portait sur le statut modal du croire en sémiotique, que je considérais comme une modalité première³. J'y développais une relation décisive avec la rhétorique, laquelle implique évidemment, à la différence de toutes les disciplines du vrai, la variabilité du croire. Étant déjà ici dédoublé dans ce petit dialogue, je me permets, si vous le voulez bien, d'ajouter une strate à cette mise en abyme en me citant moi-même. Le court extrait qui suit, à peine aménagé, prolonge une citation célèbre (parmi les sémioticiens) de Greimas à laquelle un raisonnement sur la véridiction m'avait conduit : « Le croire et le savoir relèvent d'un seul et même univers cognitif » (Greimas, 1983). Et je poursuivais : « Dans cet espace flottant se situent la rhétorique et la persuasion : la rhétorique discipline de l'indécidable, de l'impropre, de l'inadéquation foncière du sens aux choses mêmes. Dans une étude récente consacrée aux régimes d'impropriété que codifie la rhétorique, je m'étais intéressé à la ronde des radicaux qui forme l'architecture lexicale de cette discipline⁴. Entre la "topie" qui installe les fragiles lieux communs, la "phorie" qui se meut de la méta-phore à l'eu-phorie, la "bolie" qui, entre sym-bole et para-bole, "jette" ensemble du concret et de l'abstrait, et finalement la "tropie" qui condense le tournoiement des figures, c'est à chaque fois le mouvement, le jet, le transport qui sont signifiés comme une quête toujours repoussée de l'inaccessible adéquation des mots aux choses. Parmi ces objets étranges, c'était la "bolie" (de *ballein* : atteindre d'un trait, d'un jet) qui m'intéressait le plus. Elle portait en effet d'un seul tenant l'heureuse réunion du sym-bolique qui transcende la signification sensible et de l'hyper-bolique qui actualise d'une autre manière les ascendances du sens, avec l'opération logiquement préalable de la séparation, de la distinction, du découplage de ce réel inaccessible, en un mot du "dia-bole". Le "dia-bole" avant le "sym-bole", ou du dia-bolique avant le sym-bolique. Je pouvais alors logiquement considérer qu'il faut d'abord diaboliser pour pouvoir ensuite symboliser ou hyperboliser. Cette diabolisation, en amont des connotations que suggère l'usage mais non sans clin d'œil à leur adresse, est donc une présupposée de la symbolisation. Elle me paraissait être à l'émergence des contenus ce que le débrayage fondateur est à toute énonciation, une mise à distance, une petite schizie, enfouie dans chaque mot, nécessaire à l'avènement rhétorique du sens, responsable à la fois de son impropriété fondatrice et de son efficace plasticité intersubjective. »

DB1 — Oh la la ! Vous nous faites tourner la tête avec ces petits jeux de langage, à commencer par cette espèce de récursivité de l'énonciation, où « je dis » que « je dis » que « je dis », comme si tout énoncé n'était que reprise de reprise de reprise de reprise, un abyme et un cimetière de citations.

³ « Croyance et simulacre » (Bertrand; Clément; Doumet, 2011, p. 43-56).

⁴ Cf. Bertrand, 2006, p. 187-208.

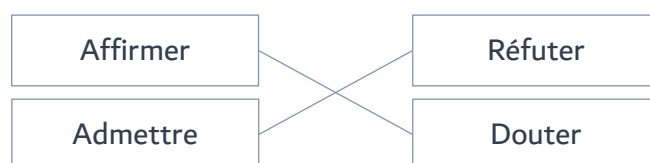
DB2 — C'est bien sans doute le cas. Chat GPT en profite ! Et le petit jeu auquel je me livre ici en toute modestie est aussi une sorte de fable de ce que Montaigne disait déjà : « Nous ne faisons que nous entregloser ». Par ailleurs, je crois que la récursivité est un grand motif contemporain, en attente de théorie. On pourrait envisager un séminaire d'une année sur cette question ! Mais plus sérieusement, je voulais juste suggérer par ces exemples la manière dont la sémiotique entre dans le champ du rhétorique. Ses notions et ses opérations y sont en quelque sorte appréhendées « par le haut », à partir des hypothèses d'une théorie générale du langage, du sens et des formes organisatrices de la signification — ce qu'annonce bien explicitement le titre même de notre livre de référence : le *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* (Greimas; Courtés, 1979). Le tout dans la perspective d'un projet descriptif, scientifique, et non pas seulement d'une « technè » à la fois opérationnelle et stratégique. Ainsi, avant d'envisager l'effectivité — dans les situations « réelles » — et la factivité — du *faire croire* au *faire faire* de l'argumentation et de la persuasion —, il fallait pour le sémioticien appréhender la factualité elle-même : le *faire être* du sens, ses formes d'expression et de contenu corrélées, cette sémiose, condition préalable à tout échange. Car, beaucoup de sémioticiens l'ont dit, la signification précède et conditionne la communication, et non l'inverse. Dans cette même perspective, on peut encore citer la démarche de Claude Zilberberg, celle de son hypothèse tensive (2006). Il y aborde le champ rhétorique, le restreignant à ma connaissance à la tropologie — mais je peux me tromper —, en montrant qu'elle pivote toujours autour d'une sorte d'axe, entre l'excès et le manque, la tonicité ou l'atonie, l'hyperbole ou la litote. Il l'analyse ainsi sur les bases de ses propositions théoriques générales dans lesquelles celles de la rhétorique entrent pour ainsi dire déductivement.

DB1 — J'allais justement en venir à ce point, toutes ces figures qui restituent dans le langage le monde sensible, et qui le donnent à re-sentir en quelque sorte, avec des intensités variables, tantôt avoisinant le cri, tantôt s'effaçant jusqu'au chuchotement, qu'en faites-vous ?

DB2 — Oui, comme vous le dites, on entre ici dans le monde du figuratif. Voilà une sorte de pièce faîtière, absolument décisive à mes yeux, la passerelle par excellence entre la sémiotique, qui a ouvert le champ du figuratif à l'univers des discours verbaux comme non verbaux, et la rhétorique, qui a ouvert au langage le monde des figures, autre nom des tropes. Mais c'est une vaste problématique, qui implique qu'auparavant soit réinterrogé le statut du figuratif en sémiotique (sa relation avec l'iconicité, avec le figural, etc.). Pour l'instant, j'aimerais dire encore un mot sur la « charpente modale » du croire — hommage à Per Aage Brandt — qui constitue l'entrée première dans l'espace de la rhétorique.

DB1– D'accord, mais assez brièvement s'il vous plaît, nous approchons du terme obligé de notre dialogue.

DB2 — Voilà. On considère généralement que l'argumentation se déploie dans le passage d'une thèse refusée à une thèse proposée. C'est du moins comme cela qu'on l'apprend et c'est une des bases de la rhétorique. Or, ces thèses qui s'affrontent, soutenues par des arguments, ne sont que des variables présentées à la croyance. Le croire est une modalité première, je l'ai déjà dit en évoquant cette espèce d'échelle de Jacob des modalités cognitives, dans les allers et retours incessants entre l'aléthique, l'épistémique et le véridictoire. Mais, très concrètement, on peut constater que la croyance s'applique à tous les objets de savoir qui circulent entre nous. Il concerne aussi bien le « témoignage » de nos sens (on croit en ce qu'on voit), le crédit qu'on tend à accorder à une information quel que soit son vecteur — réseau social, télévision, radio, presse —, ou l'adhésion spirituelle à une vérité religieuse touchant les fins dernières de l'humanité : la foi. Or la croyance se fonde sur le lien intersubjectif, de bonne entente ou soupçonneux, qu'on nomme la confiance et qui, dégradée, se transforme en méfiance. La foi dans les choses vient de la confiance accordée à qui nous a fait croire. La confiance précède donc la croyance. L'histoire étymologique de **creer*, remontant jusqu'à l'indo-européen, l'atteste (cf. Dumézil). À partir de là, le croire se déploie, se fixe, s'enracine, se fige et se crispe dans la relation qu'entretient chacun de nous, supposé maître de son adhésion, avec l'objet de sa croyance : nous assertons ce en quoi nous croyons, nous réfutons ce en quoi nous ne croyons pas. À vrai dire, on ne passe que rarement, de manière radicale, de l'affirmation à la réfutation. Le discours égrène entre ces deux pôles des positions intermédiaires autorisant toutes les gradualités qui se disposent schématiquement sur un carré sémiotique. On pourrait considérer celui-ci comme canonique, tellement il est conforme aux principes formels de construction du modèle. On y voit comment les opérations de la connaissance associant le savoir et le croire fondent le parcours dialectique de l'argumentation rhétorique :



DB1 — C'est simple en effet, et pédagogique. On voit bien le parcours : on passe de l'affirmation au doute par la négation de l'affirmation, ou au moins par sa mise en suspens. Si le doute se consolide et se confirme, on passe à la réfutation. Et si cette réfutation s'affaiblit au point qu'on ne peut plus la soutenir, alors on passe au consentement, et on est amené à admettre. Enfin, ce consentement se renforçant, ne serait-ce que par l'habitude, comme il en est des

coutumes que généralement on admet, voilà qu'il implique à son tour l'affirmation, et nos coutumes, on les affirme, on les proclame, on les défend, même si elles sont, réflexion faite, cruelles ou aberrantes. Là, on a l'impression d'une réunion de famille entre la sémiotique et la rhétorique. Mais est-ce qu'on pourrait s'arrêter sur chacune de ces positions et en dégager des sortes de profils énonciatifs : l'affirmation définirait alors celui de l'énonciateur péremptoire, le doute celui du sceptique, la réfutation celui du contradicteur, le consentement celui du consensuel ?

DB2 — Mais oui, cela donne des rôles pathémiques, sur le modèle des rôles thématiques de la sémiotique narrative. Ou plutôt des rôles pathémico-cognitifs, car l'émotion se soutient d'arguments et le passionné raisonne pour le bénéfice de sa passion.

DB1 — Mais puisque vous parlez de rôles thématiques, je pense à celui du juge, du procureur ou de l'avocat. Là se trouve traditionnellement l'espace privilégié de la rhétorique, là où l'exercice du discours rejoint l'acte social lui-même, et donne la mesure de son efficacité persuasive. Souvent la vie même en dépend.

DB2 — Absolument. Une des exigences essentielles de l'argumentation dans l'existence sociale est la justice : c'est pour cela que son indépendance est apparue comme une nécessité de la vie politique, justifiant le statut et le fonctionnement même de la démocratie, et que le pouvoir judiciaire est institué comme un de ses trois piliers, avec les pouvoirs délibératif et exécutif. Les exemples abondent aujourd'hui de perturbation de cette indépendance... Notons en passant la coïncidence entre ces trois pouvoirs et la schématisation narrative : compétence (élaboration de la loi, le législatif), performance (application de la loi, l'exécutif), sanction (contrôle de l'exécution, le judiciaire). La rhétorique est née dans un cadre juridique, et le grand théâtre de la parole argumentative reste, aujourd'hui encore, celui du tribunal. Paul Ricœur a fait observer, à propos de « l'idée de justice » ou, plus profondément, du « sens » de la justice que « c'est d'abord à l'injustice que nous sommes sensibles : "c'est injuste", "quelle injustice !" nous écrions-nous. C'est bien sur le mode de la plainte que nous pénétrons dans le champ de l'injuste et du juste » écrit-il (Ricœur, 1991). La justice, « ce qui est conforme à l'équité » (dictionnaire *Petit Robert*), se trouve ainsi tendue entre l'axiologique de visée (ce qui est bon) et l'axiologique de prescription (la conformité au légal). Deux conceptions de la valeur, fort bien mises en évidence par Paul Ricœur, encadrent dès lors la justice. D'un côté, il y a la conception qui définit l'éthique : elle consiste en ce que l'on croit bon, vrai, juste et équitable, en une visée de la vie bonne et réussie pour tous ; et, de l'autre, il y a la conception qui définit la morale : elle prescrit le respect d'une norme établie par des règles et des lois. L'éthique, qui fait de la valeur un objectif à atteindre, un « telos », a un fondement téléologique, quand la morale, établissant la valeur entre les

devoirs et les droits, a un fondement déontologique. Distinction modale entre le vouloir être et le devoir faire. L'établissement des règles implique donc préalablement un débat sur les valeurs susceptibles de les fonder. C'est l'enjeu essentiel de la délibération politique. La bonne application des règles, en matière de justice, implique quant à elle une connaissance exacte des faits à propos desquels s'affrontent les parties en présence. C'est l'espace du débat juridique.

DB1 — Je vois à travers ces exemples, à peine esquissés ici, la manière dont la sémiotique vient collaborer avec la rhétorique. Elle envisage les vastes champs de celle-ci — entre *ethos*, *pathos* et *logos* —, elle en examine les notions et, sur la base de ses propres principes théoriques — la « différence fondatrice » avec ses développements paradigmatiques et syntagmatiques —, elle les catégorise, les interdéfinit, et ouvre leur champ opératoire. C'est ce qu'on a pu voir très localement ici. D'un côté avec le primat de la négation qui génère un paradigme : la notion de justice, comme celle de liberté, naît de l'épreuve de sa privation. Et de l'autre avec une différence d'ordre syntagmatique : une schématisation narrative se profile derrière la distinction entre éthique et morale, chacune mobilisant son équipement modal propre : la première mobilise le vouloir dans une perspective de quête, la seconde mobilise le devoir dans une perspective de sanction. On voit le sens de l'observation de Ricœur au sujet de la sémiotique : « expliquer plus pour comprendre mieux ». Tout cela c'est très bien, mais que font les sémioticiens de la réalité elle-même, celle qui est vécue dans ses conditions d'intersubjectivité ?

DB2 — Ah nous y voilà. Oui, je suis d'accord, la sémiotique fait de grands détours avant d'en arriver au fait. Comme le rappelait souvent Greimas, elle n'oublie pas ses racines philologiques : l'écran du langage filtre toutes nos représentations, jusqu'à celles de l'aperception. C'est donc aux formations sémantiques qui tissent sa toile, celle de l'écran, qu'il convient de s'intéresser en premier lieu. Cela ne va pas sans inconvénients : comme le disait un de mes amis, la sémiotique a une propriété : elle procrastine. Mais ce n'est pas pour rien. Certes, les disciplines filles de la rhétorique — comme la pragmatique et l'analyse de discours — peuvent donner le sentiment d'être en prise directe sur les événements de communication. Mais je revendiquerai le droit pour la sémiotique d'être en « prise indirecte », en « prise différée ». C'est ainsi qu'à mes yeux, la question du sujet effectif est centrale, que celui-ci, en tant que sujet d'énonciation est en même temps sujet corporel de perception et sujet social d'interaction, et que par cette étendue même de son champ, il se subdivise et se démultiplie en instances. J'en arrive ainsi à la problématique des instances énonçantes, efficacement théorisées par le linguiste et sémioticien Jean-Claude Coquet (2022). Instances toujours soumises, quel que soit leur domaine d'exercice — perception, discours verbal ou non-verbal —, à des contraintes de perspective. Selon moi, la perspective est une grande transversale de la


signification, depuis les formes de notre perception (notre *Umwelt*) qui commandent la sémiologie (la jonction des deux plans d'expression et de contenu) jusqu'aux instances de la focalisation et du point de vue dans les discours réalisés, donnant lieu à la si riche « poétique des stratégies ». C'est là, selon moi, un champ de recherche largement ouvert où un nouveau lien pourrait se renouer avec la rhétorique.

DB1 — D'accord, tout cela est un peu elliptique... Mais c'est une autre affaire, qui pourrait faire l'objet d'un autre échange, non ? ●

Puebla, 2 avril 2025

Références

- ARISTOTE. *Rhétorique*. Paris : Le Livre de poche, 1991 [329 et 323 av. J.-C.].
- BARTHES, Roland. L'ancienne rhétorique. Aide-mémoire. *Communications*, n. 16, p. 172-223, 1970. Accessible en ligne : https://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_1970_num_16_1_1236. Consulté le : 27 mai 2025.
- BERTRAND, Denis ; CLÉMENT, Bruno ; DOUMET, Christian (éd.). *Croyance, crédit, créance*. Autour de l'œuvre de Jean-Michel Rey. Paris : Hermann, 2011.
- BERTRAND, Denis. *Parler pour convaincre. Rhétorique et discours*. Paris : Gallimard, 2000.
- BERTRAND, Denis. Rhétorique et praxis sémiotique. Pour une sémiotique de l'absence. In : BASSO FOSSALI, Pierluigi. *Testo, pratica, immanenza*. Torino: Ananke, 2006. p. 187-208.
- COQUET, Jean-Claude. *Phénoménologie du langage*. Choix de textes édité par Michel Costantini et Ahmed Kharbouch. Limoges : Lambert-Lucas, 2022.
- GREIMAS, Algirdas Julien ; COURTÉS, Joseph. *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Paris : Hachette, 1979.
- GREIMAS, Algirdas Julien. Le savoir et le croire : un seul univers cognitif. In : GREIMAS, Algirdas Julien. *Du sens II. Essais sémiotiques*. Paris : Seuil, 1983. p. 115-133. v. 2.
- GROUPE μ . *Rhétorique générale*. Paris : Larousse, 1970.
- LANDOWSKI, Éric. *Passions sans nom*. Essais de socio-sémiotique III. Paris : PUF, 2003. v. 3.
- RICŒUR, Paul. Le juste entre le légal et le bon. *Esprit*, v. 174, n. 9, p. 5-21, 1991. Accessible en ligne : <https://www.jstor.org/stable/24275463>. Consulté le : 27 mai 2025.
- ZILBERBERG, Claude. *Éléments de grammaire tensive*. Limoges : PULIM, 2006.

 **Semiotics and Rhetoric: near and far away.**
A semiotician talks to himself about rhetoric

 BERTRAND, Denis

Abstract: This paper proposes a form of "rhetoric in action" by using the genre of dialogue. A dialogue between the semiotician and himself, questioning the troubled and shady relationship between the young semiotics and the ancient rhetoric. The discussion goes beyond the theoretical criteria of scientificity, ignored here, claimed there, and below the practical criteria of operability. It concerns the way in which a general theory of language and meaning intends to take up, re-articulate, analyze in a new way and perhaps revitalize the old notions of rhetoric, so rich but sometimes a little frozen, in the light of narrativity, tensivity, figurativity and few other concepts. The dialogue between the two instances of the enunciator thus becomes, we hope, a dialogue between the two disciplines.

Keywords: semiotics; rhetoric; modality; enunciation; figure.

Como citar este artigo

BERTRAND, Denis. Sémiotique et rhétorique : de près et de loin. Entretien d'un sémioticien avec lui-même à propos de la rhétorique. *Estudos Semióticos* [online], vol. 21, n. 2. Dossiê temático: "Semiótica e Retórica". São Paulo, agosto de 2025. p. 01-13. Disponível em: <https://www.revistas.usp.br/esse>. Acesso em: dia/mês/ano.

How to cite this paper

BERTRAND, Denis. Sémiotique et rhétorique : de près et de loin. Entretien d'un sémioticien avec lui-même à propos de la rhétorique. *Estudos Semióticos* [online], vol. 21, issue 2. Thematic issue: "Semiotics and Rhetoric". São Paulo, August 2025. p. 01-13. Retrieved from: <https://www.revistas.usp.br/esse>. Accessed: month/day/year.

Data de recebimento do artigo: 09/04/2025.

Data de aprovação do artigo: 16/06/2025.

Este é um artigo publicado em acesso aberto sob uma licença
Creative Commons CC BY-NC-SA 4.0 Internacional.

This is an open access article distributed under the terms of a
Creative Commons CC BY-NC-SA 4.0 International License.

